



La lettre

de l'Association de Culture Berbère

Mars 2020

« Cette merveilleuse providence des couleurs, il faut bien l'appeler terre »*

Ainsi il suffirait d'apprendre l'arabe pour enrayer le communautarisme, et même pour éviter le « séparatisme ». C'est du moins ce que professe l'ex ministre de la Culture et de l'Education nationale de l'ère mitterrandienne et actuel président de l'Institut du monde arabe. Jack Lang dans un livre récent milite pour un enseignement de l'arabe à l'école (Le Point du 13 février 2020). Reste qu'il sera préférable de baragouiner l'arabe de Kateb Yacine, de Driss Chraïbi, de Mohamed Choukri ou d'Assia Djebbar que celui d'un Tarek Ramadan ou d'une Houria Bouteldja. Dans son livre paru en 2010, le romancier et universitaire Fouad Laroui (*Le Drame linguistique marocain*, Le Fennec) en brosse quelques enjeux. A commencer par ce constat : l'arabe classique ou moderne n'est la langue maternelle de personne. Les langues, comme les religions, ne tombent pas du ciel... elles sont ce que les hommes décident d'en faire.

L'arabe donc. Puisque selon l'entendement commun elle constitue une langue importante au sein des immigrations nord africaines. Mais alors pourquoi pas le turc ? Le persan ? L'haoussa ? Pourquoi pas tamazight qui, selon l'enquête *Faire France* de Michèle Tribalat (1995), est la langue d'au moins un tiers des populations originaires d'Algérie. Faut-il comprendre que la langue qui doit être enseignée aux plus jeunes, soit déconnectée des réalités culturelles, sociologiques de l'immigration – et de la

société en générale - renvoyée, comme un seul homme (ou une seule femme), à une seule langue, au même dieu, au terrible vertige de l'Unique ?



Muhend U Yehya : « l'essentiel est de vivre, subsister, survivre ici et maintenant »

Du renvoi à l'enclos, il n'y a qu'un pas. Cette question de la différence - ici linguistique - est une vieille affaire. Hier, justement sous le ciel nuageux des « années Tonton », les cultures d'origine et le droit à la différence renvoyaient aux exotiques tamtams et autres danses du ventre. Aujourd'hui, on élève le niveau mais la logique est la même. On mélange tout, uniformise à tout va et laisse à l'écart : congédier les autres langues de l'immigration ! Eloigner de l'agora et du commun. Et voilà que le président Macron, le 18 février à Mulhouse, découvre les méfaits des ELCO (enseignements en langues et culture d'origine) ... quelques trente années après que l'ACB en ait dénoncé les dérives, les risques et les effets.

Reste la question : est-ce à l'école

de la République de prendre en charge l'enseignement des langues d'origine quand elle a déjà bien à faire pour construire des citoyens de raison (relire Condorcet), travailler au commun, permettre aux jeunes de grandir en harmonie avec leur entourage ? Comme le disait Muhend U Yehya dans un entretien donné à notre magazine Tiddukla : « la préoccupation qui est de chercher ses racines ne doit pas cacher l'essentiel qui est de vivre, subsister, survivre ici et maintenant ». Pas sûr dès lors que ce soit à l'école d'apprendre l'arabe à quelques élèves, français, appelés à vivre en France. D'autant plus que cela peut aussi conduire à un autre « séparatisme », au sein même des établissements, entre celles et ceux qui suivraient lesdits enseignements et les autres. Pour construire du commun il doit y avoir mieux.

Comme le suggère Coline Rosdahl, responsable du matériel pédagogique de l'association Dulala qui « propose des ressources et ateliers aux familles et personnels de l'éducation pour valoriser la diversité des langues et cultures chez les enfants » : « Lors de l'éveil aux langues des plus petits, on développe leurs compétences sociolinguistiques (tolérance, ouverture aux autres...) et métalinguistiques (observation et analyse de la langue). Toujours en comparant avec le français, dont ils découvrent les spécificités. Les activités concernent évidemment tous les enfants. (Suite p.2)

Et pas uniquement ceux en situation de bilinguisme. » Pas de séparation et pour vraiment en finir avec les impasses des ELCO ! Et de rappeler que « la langue maternelle est en lien avec la sécurité affective. C'est la langue qui rassure. (...). c'est une langue protectrice et dont la trace reste toute la vie ». La langue maternelle, le tamazight ou le darija, pas une langue importée, sans doute à coups de pétrodollars...

Tahar Djaout écrivait : « L'Algérie est un pays trilingue. Elle a la chance d'ouvrir sur le monde trois fenêtres au lieu d'une, de pouvoir s'alimenter à trois cultures au lieu d'une seule. Mais cette chance a été dès le départ confisquée ». Il ne faudrait pas, qu'en France, on en arrive à confisquer « cette chance » : ouvrir plusieurs fenêtres sur le monde. Pour lutter contre le séparatisme – puisque tel est l'objet - plutôt qu'une langue unique c'est la diversité qu'il faut respecter - cette « providence des couleurs » - et peut-être introduire à l'école, mais en renforçant le commun plutôt qu'une pseudo différence. Pour le reste qu'on donne les moyens aux structures représentatives d'enseigner les langues maternelles et que les pouvoirs publics contrôlent le bon usage des subsides allouées.

* Jean Sénac, Œuvres poétiques. Préface de René de Ceccaty, postface de Hamid Nacer-Khodja, Actes Sud, 2019

Sources
Exposition de peinture
Farid Mammeri
Du 6 avril au 23 mai 2020

Vernissage
Samedi 11 avril
à 15 h

Association de Culture Berbère
37 bis rue des Maronites 75020 Paris (Métro Ménilmontant)
Tél : 01 43 58 23 25 / contact@acbparis.org / www.acbparis.org

Parutions



Akila Kizzi,
Marie-Louise Taos Amrouche
Passions et déchirements identitaires
Editions Fauves, 2020

Née en 1913 d'une famille kabyle chrétienne d'Algérie, Marie-Louise Taos Amrouche est l'une des premières écrivaines algériennes de langue française. Elle a publié quatre romans et un recueil de contes, en partie autobiographique. Ecrivaine kabyle mais aussi cantatrice de renom, elle reste une des grandes voix de la chanson berbère.

Enseignante-chercheuse en études de genre à l'université Paris 8, Saint Denis, Akila Kizzi pose dans ce livre la question de l'émancipation : émancipation d'une artiste et d'une auteure, émancipation d'une femme. Libre

Écrire « pour empêcher la vitrification du monde »

Tassadit Imache appartient à cette nouvelle génération d'écrivains français – et oui ! – qui, dès les années 80 ont élargi le roman national, autrement dit inscrit l'histoire de France dans un récit monde, à tout le moins franco-algérien. Elle raconte cette histoire par ses marges, ses « fantômes », décrivant la part sombre d'une Histoire qui n'a de cesse de se réclamer des Lumières : une lumière si forte, si verticale qu'elle écrase les contours, les formes et rejette hors du cadre le marginal, l'Autre.



Avec Azouz Begag, Mehdi Charef, Ahmed Kalouaz ou Akli Tadjer, Tassadit Imache appartient à cette génération pionnière. Ce qui ne signifie pas qu'il faille enfermer tout ce beau monde dans le même panier. « *Les écrivains ne peuvent transiger avec leur singularité* » écrit Tassadit Imache, ajoutant : « *Il y a à l'origine de tout travail de création, une liberté plutôt individuelle* ». Pourtant quand paraît, en 1989, son premier roman, Une Fille sans histoire, le livre se retrouve, chez les libraires, dans les rayons Afrique du Nord ou Proche Orient. « *Déplacée, c'est ce que je ressens aussitôt. Mise à l'écart ?* ». Physiquement inclassable, Tassadit Imache a mis le poids de ses nom et prénom sur la couverture. « *Le nom de mon père est plus authentique que la littérature. (...) personne ne sait exactement où est située sa valeur.* » Pas de pseudo, ni de masque. Les autres s'en sont vite chargés. L'auteure se nomme Tassadit Imache. Le nom (aussi) emprisonne. Exclut. « *Reconnaissons que, chez nous, on est*

presque moins regardant sur l'attribution de la nationalité (...) que sur la délivrance du label « *Culture française* ». N'importe qui ne saurait transporter ses quartiers personnels dans l'universalité... » écrit Tassadit Imache. Et après, cela continuera : avec Faïza Guène notamment et celles et ceux qui, en 2007, dans le Manifeste « *Qui fait la France ?* » dénoncent cette même et renouvelée « *mise à l'écart* ». Et Tassadit Imache de mettre les points sur les « *i* » : « *Ainsi, poser sans arrêt la question « d'où viens-tu » à celui qui s'efforce d'avancer en personne libre, faire suivre cette question promptement et sans répit de « Et où vas-tu ? », n'est-ce pas prétendre à la fois ramener à la maison et lui voler le sens de sa destination ?* »

Est-ce que les années, la multiplication des auteurs et des éditions, des salons et des prix, la multiplicité des écritures et des univers n'a pas changé les mentalités et la place laissée à celle et ceux qui portent une part de la littérature nationale ? Tassadit Imache ne le pense pas. La France républicaine conserve des relents féodaux et des attitudes aristocratiques. Peut-être. A moins qu'il s'agisse d'une affaire postcoloniale, une affaire de « *bougnoles* » comme disait Jean Amrouche. « *Peu de personnes ont le courage de penser la geste coloniale. Autant aborder l'amour sexuel du violeur ! Chérie je t'aime, chérie je t'adore. Tout ce qui est coagulé derrière les yeux des gens d'ici et d'autrefois. Il faudra attendre qu'ils meurent.* » A voir.

Fini d'écrire ! est constitué de deux textes. Le premier est paru en 2001. Il n'a perdu ni en acuité ni en actualité : elle y creuse ces questions de réception et de place

dans le champ littéraire, l'enfermement dans la catégorie écrivain de l'immigration ou des banlieues : « *Réduite et exhibée, toute de béton brut* », ce « *côté obscur de l'idéal républicain.* » Elle parle de son écriture, de son refus de faire la danse du ventre, de verser dans l'exotisme ou l'ethnographique. On ne la fera pas « *rentrer* », revenir en arrière et pourtant elle de forlignage pas, refuse les compromissions, reste fidèle : « *Je hais le sentimentalisme qui veut nous enterrer sans texte* » et « *Il faut trouver cette langue du roman si violente qu'elle empêchera la vitrification du monde !* » Tassadit Imache écrit pour éviter « *la vitrification du monde* » et pour ces générations d'après, ces générations qui portent plusieurs appartenances et autant de fidélités : « *On voudrait exiger des héritiers de cette histoire qu'ils renoncent à leur besoin de vérité et que, sans travail de mémoire collectif, nos jeunes, eux, « fassent la part des choses » et donnent au pays un blanc-seing sur leur avenir. Il m'a fallu toute une vie pour accepter de revoir la composition des ombres et de la lumière, vouloir être de cet événement-là, le revendiquer en fondation : l'amour imprévisible. Que nos enfants aient ce legs, au lieu que le sang noir et la bile. Et je suis reconnaissante aux écrivains algériens de cette époque-là d'avoir écrit dans la langue de ma mère pour que je connaisse tous les miens.* »

Le second texte porte sur sa mère. Cette figure oubliée ou si peu présente dans la littérature française, ces Françaises qui ont épousé ou ont vécu avec des Algériens, en pleine guerre d'Algérie (voir Mélanie Gazsi, Daniel Prévost ou Nina Bouraoui).

(Suite p.4)

Longtemps on a pu croire que le père occupait dans l'écriture de Tassadit Imache la première place. « Je n'ai plus rien à dire aux gens depuis la mort d'un proche parent que je n'ai pu pleurer dans aucune langue. Moi, j'écris pour vouloir. Et fixer quelque chose, peut-être. » On découvre ici à quel point la figure maternelle est à l'origine des engagements, de la verticalité et de l'écriture de cette fille dite « sans histoire ». « C'est moi qui écris, c'est elle l'héroïne du début de l'histoire. »

Tassadit Imache, Fini d'écrire !, éditions Hors d'atteinte, 2020, 184 p., 16 euros.

Tassadit Imache
sera à l'ACB

**mercredi 11 mars
à partir de 19h00**

pour présenter son livre :

Fini d'écrire !

Rencontre animée par
Marie-Joëlle Rupp

40^e ANNIVERSAIRE DU PRINTEMPS BERBERE Les 17, 18 et 19 avril 2020, à l'ACB



Pour célébrer le 40^e anniversaire du Printemps berbère, l'ACB se propose cette année de renouveler les approches et d'inscrire cet événement fondateur dans une double actualité :

- *L'actualité de l'égalité entre femmes et hommes (nous poserons la question des convergences (ratées ou réussies ?) entre luttes pour les droits des femmes et luttes pour les droits culturels).*
- *L'actualité des liens entre diaspora et mouvements culturels en Algérie (à quand un Printemps berbère en France pour sortir tamazight et les populations berbérophones de l'invisibilité ?)*

Parmi les nombreuses personnalités qui ont accepté de participer à cette initiative, citons pour l'heure (et sous réserve de dernières confirmations) : Ramdane Redjala, Alain Mahé, Feriel Lalami, Malika Baraka, Aumer U Lamara, Karima Dirèche, Hacène Hirèche, Ali Guenoun, Arezki Khouas, Salma Boukir, etc.

*Sans oublier les voix de la chorale **Tighri Uzar** qui interprétera son répertoire "**Femmes**"*

Bulletin d'adhésion / Don avec réduction d'impôt

Nom Prénom

Date et lieu de naissance

Profession

Adresse

CP Ville

E-mail Tél

Je règle aujourd'hui la somme de : € à l'ordre de l'ACB

Adhésion : à partir de 30€ / Soutien : 100€ / Membre bienfaiteur : 300€ ou +

A retourner avec votre règlement à ACB-37 bis rue des Maronites / 75020 Paris -Tél : 0143582325

Un reçu fiscal vous sera adressé dès réception de votre don qui vous ouvrira droit à une réduction d'impôt

**Retrouvez nous sur notre site www.acbparis.org
sur [facebook.com/acbparis](https://www.facebook.com/acbparis) & twitter.com/de_berbere**